



LE FESTIN

04 70 03 86 18

**>> CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL MONTLUÇON**

RÉGION AUVERGNE

La duchesse de malfi

LA DUCHESSE DE MALFI

de John Webster

traduction et adaptation

Anne-Laure Liégeois et **Nigel Gearing**

mise en scène et scénographie

Anne-Laure Liégeois

assistée de **Émilie Mousset**

lumières **Marion Hewlett**

assistée de **Patrice Lechevallier**

collaboration à la scénographie **Valérie Jung**

costumes

remerciements à La Comédie-Française pour le prêt des costumes

collaboration aux costumes **Élisabeth Dordevic**

avec

Jean-Pascal Aribat

Boris Alestchenkoff

Laurent Bellambe

Sébastien Bravard

Olivier Constant

Mathieu Dion

Olivier Dutilloy

Anne Girouard

Jean-Philippe Lejeune

Nils Öhlund

Muriel Piquart

Valérie Schwarcz.

production

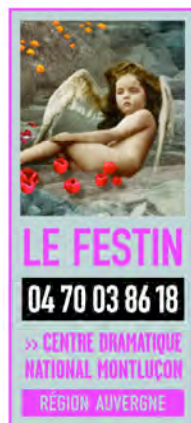
Le Festin - Centre Dramatique National de Montluçon-Région Auvergne / La Comédie de l'Est - Centre Dramatique Régional d'Alsace / Le Volcan - Scène Nationale du Havre / Arts 276 - Automne en Normandie / Le Théâtre de l'Union - Centre Dramatique National du Limousin / La Maison de la Culture d'Amiens - Centre de création et de production / Le manège.mons - Centre Dramatique.

CRÉATION AU FESTIN, CDN DE MONTLUÇON

DU 8 AU 12 NOVEMBRE 2010

lundi 8, mardi 9, vendredi 12 novembre à 20h30

mercredi 10 novembre à 19h30, jeudi 11 novembre à 17h





NOTES SUR LA DUCHESSE DE MALFI / ANNE-LAURE LIÉGEOIS

La Duchesse règne sur Malfi. Elle est veuve. Elle a un intendant qu'elle épouse en secret. Par amour peut-être. Pour éprouver l'étendue de sa liberté et de son pouvoir, sans doute. Elle a deux frères, puissants et viciés, le noir et le rouge. Déchirés par la passion pour leur sœur et les lois du pouvoir, ils sèmeront mort et chaos. Pris de vertige, ils perdront l'équilibre.

Dans « la Duchesse de Malfi », on déterre les mandragores, cloue les chauves-souris, on se tord la rate avec dans la bouche un goût de plomb et dans les narines l'odeur du soufre. Enfer de la mélancolie, horreur tragique des lois humaines. Les squelettes font cliquer leurs os, les femmes nues se regardent dans des miroirs trompeurs. Les sabliers laissent échapper leur sang noir. Les hommes deviennent des loups.

Peintre frénétique J. Webster trace en pied des figures enténébrées, des êtres troubles, illustre d'eaux-fortes les âmes humaines trop profondes. Après Marlowe, avec une infinie poésie et une incroyable force dans ses dialogues, il souligne dans l'histoire du monde la nécessité des dirigeants d'être responsables de leurs actes et de savoir reconnaître la limite entre vie privée et droit public.

Il y a des hommes et des femmes qui s'empoignent et meurent en pleurant avec une irrépressible force de vie. Des hommes et des femmes qui roulent corps contre corps et crachent la poussière. Des hommes et des femmes qui posent lentement la main sur leur front et regardent tomber les anges noirs.

→ NAISSANCE D'UNE PASSION

La Duchesse de Malfi est une femme. Ça n'a l'air de rien comme ça et semble même ridicule d'enfoncer dans un geste tout théâtral cette porte ouverte par la grammaire. Mais on peut toujours signaler qu'avoir le rôle-titre, c'est-à-dire donner à la pièce son titre, est remarquable. Il y a bien chez les élisabéthains et jacobéens : Juliette mais elle accompagne Roméo et même le suit ; « Hamlet », « Macbeth », « Othello » ne s'appellent ni Ophélie, ni Madame Macbeth, ni Desdémone. Bien sûr elles n'étaient pas le personnage principal. Que l'on ne lise pas chez moi, l'exaltation du féminisme donné en héritage par ma mère et que je m'applique à entretenir parfois. Non ; seulement le bonheur de signaler que ce texte est autre, porté par un souffle différent, d'un genre rare, ne serait-ce que parce qu'une femme est au centre d'un théâtre et qu'un auteur ose l'écrire sur sa première page. Et pas même un sous-titre pour atténuer cette excentricité.

Je crois que mon premier désir est né quand Nigel Gearing avec qui je traduais « Edward II » de Christopher Marlowe m'a dit : « Edward c'est bien, mais la Duchesse c'est mieux ». Il osait. J'ai fait oui de la tête, mais ne savais pas de quoi il s'agissait. Souvent avec Nigel, j'ai fait «oui» de la tête et réservé les temps de solitude face aux mots pour comprendre les paroles sibyllines de mon ami d'outre-manche. Donc j'ai fait «oui» et me suis précipitée sur tous ces auteurs satellites, ceux qui pourraient sembler tourner autour de la grande planète Shakespeare, satellites dont les noms m'étaient connus, Tourneur, Ben Johnson, Webster, Ford, mais finalement peu les œuvres. Et découvrais un auteur qui osait en couverture la femme...

Le désir devenait ardent mais aussi ambigu : « The tragedy of the Duchess of Malfy ». Est-ce que je ne connaissais pas Amalfi en Italie, près de Naples, son port, sa cathédrale... ? Donc les Anglais disent ou disaient « Malfy » pour « Amalfi » ? « Non » répond Nigel. Alors je fais « Oui » de la tête comprenant que Webster nous place encore ailleurs, dans un pays qui n'en est pas un. Je passe à la page suivante : distribution. Uniquement des noms italiens. Séduite par la liste imposante de personnages, laissant présager d'une distribution festive et offrir ces brusques envahissements de l'espace qui me plaisent tant, je suis déroutée par les noms : Antonio, Délío, Castruccio, et puis Cariola, Julia etc... Les hommes en O, les femmes en A. La Duchesse du titre étant de Malfi, même si le pays n'existe pas vraiment, je devais m'en douter : ici on ne serait pas en pays anglo-saxon. Mais quand on aime entendre résonner « Gloucester » (prononcé gleusteur !), « Lancaster » (Lainecastre !) etc... Quand on aime le gris, le bleu éteint, le fog, le froid et la bruine sur un plateau, difficile de dépasser la page « the actors names ». Mais impossible cependant de s'arrêter décemment à cela.

Dès la première page s'ouvre une histoire dont l'intrigue fait haleter jusqu'à la dernière réplique. Des personnages étonnants, le contraire de manichéens, tous sans exception tortueux, sinueux, tourmentés, humains terriblement, une réflexion sur le pouvoir, l'amour, la mort et le temps, portée par une étrange palette toute en nuance de la mélancolie.

Je ne regrette plus d'avoir franchi la frontière du sud, d'avoir quitté l'Angleterre et les zones froides d'Allemagne vers lesquelles mes désirs toujours me portent. Mais pourquoi me pâmé-je ainsi sur cette langue, qui me semblait, à une première lecture, être si pleine d'images lourdes de baroque. Quand on aime comme moi, le bref, le droit, le direct, le sec... ! Il me faut quelques jours pour comprendre : la situation de la pièce en Italie, et la présence si vive du religieux au travers de la mort, de son faste, cette dégoulinure d'angelots dorés aux fesses potelées, ne sont là que pour être dénoncés, assassinés ; Webster est un poète satirique, pourrait-on écrire. En bon anglican, à morale protestante avancée, ennemi du catholicisme, il entre le pouce dans la blessure putréfiée de la religion du Pape, en extirpe le pus et après il se roule dedans avec bonheur ! Dans «Shakespeare in Love», film de John Madden, on le représente comme un jeune démon brun décapitant avec plaisir des rats. De là à transformer ces gros rats mous en papes libidineux et enrubannés, comme le fait Manuel Vasquez Montalban dans « Ou César ou rien », pour une tête un peu exercée au cynisme et au goût de l'image, il n'y a qu'un clignement d'yeux !

Webster exalte un baroque dépravé, le passe à travers le prisme de sa morale protestante. Voilà pourquoi les images continuent à m'arriver en noir et blanc ou plutôt dans leur résolution en une couleur : le gris. Chromophobie du protestant. Aversion la plus profonde pour la couleur, le fard, la parure. Webster est à Amalfi la dorée, mais son univers intime a la couleur du plomb. Donc Webster est un cynique, hargneux, mauvais, racontant avec bonheur et ironie une histoire, il n'est pas ce qu'il laisse paraître comme chacun de ses personnages. Pas de héros ici. Antonio, celui qu'on croit être, l'amoureux, le malheureux amant, est critiqué pour sa présomption arrogante. Même sur la victime absolue, accablée par Dieu et ses frères, Webster ne s'apitoie pas. Le texte survivra à son rôle-titre pendant encore un acte. Même avec la conscience de sa fin, l'auteur montre son héroïne dépravée, excitée par « les honteux plaisirs de la vie », victime de concupiscence charnelle ; elle qui lançait dans le monde avec la vitesse de la page qui se tourne des nourrissons braillards et terriblement vivants ! Ici tout se délite parce que tout est faux ou trop exagérément vrai et vivant, charnel. On est en pleine dérégulation. Un mot qui fait rêver !

Et puis les jours passent. Je lis les quatre premières phrases de l'introduction de Gisèle Venet à sa traduction aux Belles Lettres : « T.S. Eliot posait une parenté poétique entre le monde tragique de Webster et l'iconographie de la Vanité :

« Webster was much possessed / by death
and saw the skull beneath / the skin »

« Webster était sous l'emprise de la mort
et voyait le crâne affleurer sous la peau. »

J'exulte. Six lignes et pour moi, plus de dix jours de divagations faites d'images, de tableaux, de sensations. Skull en pagaille. De ceux des XVIe et XVIIe siècles de Holbein, Stoskopff, de la Tour à ceux de Warhol déclinés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les images se battent à la porte de l'imagination, du rêve.

Et soudain au milieu de cette euphorie tombe la question, la vraie question tragique, dont la réponse quelle qu'elle soit d'ailleurs terrasse le metteur en scène qui se la pose : « pourquoi, alors que je trouve Le Texte celui qui donne une visibilité au néant, celui qui m'offre l'image de la précarité de l'être dans le néant, pourquoi faut-il que ce texte extraordinaire soit très rarement porté à la scène ». Quand je décide de m'élancer, de me projeter hargneusement dans «la Duchesse» je découvre qu'elle est rare. Pourquoi ? Est-ce que je me trompe ? Est-ce que tout ce qui est bon n'est pas déjà connu ? Est-ce que ce qui est resté longtemps enfoui mérite d'être exhumé ? Et là encore j'ai besoin de plusieurs jours d'envahissement d'images légèrement inquiétantes et morbides pour comprendre que si cette pièce n'est jamais mise en scène c'est qu'elle est dangereuse et qu'en elle on peut perdre cette légèreté – que Kundera dit cependant insoutenable – que l'on tente jalousement de cultiver, cette insouciance de la vie. Celle qui commande de laisser dans l'amour et la conquête du temps, éloignée, loin de soi, l'idée de sa fin. Est-ce que entrer en Malfi (mal fit) serait comme franchir les portes de l'Enfer de soi, « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ». Il faut une grande dose d'humour (de cynisme peut-être) de joyeuseté, d'envie de vivre et d'avalier le théâtre, l'écriture, la peinture, la nature, les hommes, les femmes, les veaux, vaches, cochons, couvée... Une joie et volonté d'être, pour prétendre s'atteler à «la Duchesse» et croire en faire un spectacle comme un éclat de vie. Un morceau scintillant et acéré, un éclat de miroir brisé, brillant dans la lumière.

Donc au bout d'un mois environ, je sais que la prochaine aventure sera « la Duchesse de Malfi ». Et qu'une aventure comme celle-là est une aventure de vie. Parce que nous vivons au moins quatre ans ensemble maintenant de ce jour où la décision fut prise au jour où Délio dira pour la dernière fois devant des spectateurs : « Les grands de ce monde ne laissent pas plus de gloire derrière eux qu'un passant tombé par grand froid ne laisserait dans la neige sa trace ». Dans une vie de mise en scène des aventures telles, il y en a peu. C'est donc dans un choix de vie qu'en janvier 2007 je me suis lancée. Mais aujourd'hui que j'achève la traduction de l'Acte 3, je ne le regrette pas. Bien sûr je vis avec dans la tête quelques images de crâne crayeux, de sablier, d'horloge, de gastéropodes humides rampant péniblement vers l'évanescence, de femmes enceintes courant dans la nuit sous la lune trop pleine, de lame rouillée, de sable en poudre gris, de lustre à pampilles cassées, de ciel de plomb. Bien sûr j'en suis à porter au cou un petit squelette en argent dégingandé comme une adolescente gothique qui écoute Perséphone des Cocteau Twins à longueur de journée. Mais avec elle, la pièce, je vis bien, du moins je le crois, elle m'oblige à sérénité et humour et me fait voir souvent la poésie des choses. Comme Antonio dit de celle qui sera sa femme, je pourrais dire de la pièce « elle ternit le passé et illumine l'avenir ».

Anne-Laure Liégeois - mai 09

JOHN WEBSTER / *La Duchesse de Malfi*

Webster est né vers 1580, presque 10 ans après Shakespeare et Marlowe.

En France, la Reine Margot s'était mariée à un protestant, le massacre de la Saint Barthélémy s'était joué, les *Essais* de Montaigne étaient publiés.

En Italie régnaient les Médicis, longues dynasties d'hommes et femmes de pouvoir, de Papes puissants. Giordano Bruno enseignait que le monde est mû par des forces internes et non par une puissance extérieure (il sera brûlé vif après huit années de procès...)

En Angleterre, la Reine Elisabeth continuait de régner. À l'extérieur de ses frontières les guerres opposaient catholiques et protestants, l'Angleterre venait d'accéder au rang de pays moderne où les crises économiques prennent l'ampleur de désastres nationaux. En 1586 elle connaissait la première d'une série de graves dépressions. Pendant que grandissait John Webster, l'Angleterre voyait sa joie de vivre diminuer ; puritanisme et économie en douleur conjuguèrent leurs efforts pour rendre le monde plus triste.

Webster meurt presque 10 ans après Shakespeare, peut-être en 1624, peut-être victime de la peste.

Deux textes nous restent de Webster, du moins deux textes écrits de sa seule main, *The white Devil* et *The Duchess of Malfi*.

Webster écrit *La Duchesse* en 1613, elle est publiée en 1623.

Matteo Bandello (1480-1561) avait rédigé des nouvelles de la même veine que celles de Boccace (1313-1375) ; dans l'une d'elles, il racontait les noces de Giovanna d'Aragon (1477-1510) avec son administrateur Antonio Bologna, et l'assassinat de ceux-ci. Elle était née à Naples, morte à Amalfi à 72 kilomètres de sa ville natale, assassinée par ses frères, quand Florence connaissait son apogée sous le règne de Laurent de Médicis.

Belleforest (1530-1583), en France puis Painter (1540-1594) en Angleterre, traduisirent ces chroniques. Webster en eut connaissance.

En 1613, 13 ans après la parution du *Hamlet* de Shakespeare, il écrit *La Duchesse de Malfi*. En Angleterre, Jacques 1er, le fils de Marie Stuart, est roi. Ce dernier écrit que pour des raisons bibliques, les rois sont placés plus haut que les hommes. Protestant farouche partisan convaincu de l'absolutisme de droit divin, il donne sa confiance à un favori contesté : le futur Duc de Buckingham, beau et dispensateur de toutes les faveurs. Jacques laisse en héritage à son fils Charles qui règne à partir de 1625 une croyance fatale dans le droit divin combinée à un dédain du Parlement qui lui vaut d'être décapité lors de la première révolution anglaise. Que Webster et sa représentation d'une Cour faite de sycophantes oisifs et de dirigeants confondant raison privée et raison d'état ait écrit une œuvre prérévolutionnaire, encourageant à l'établissement de la République anglaise, on pourrait peut-être le dire.

En Italie, Galilée place la vérité scientifique au-dessus de l'autorité de la Bible (il sera assigné à résidence à Florence).

En France, Henri IV vient d'être assassiné par Ravailac, Richelieu sera bientôt Cardinal, on s'habille comme Les Trois Mousquetaires que racontera plus tard Alexandre Dumas.

En 1613, Webster écrit un texte dont l'action est située en Italie 100 ans auparavant. (comme aujourd'hui un français pourrait écrire sur l'assassinat à Sarajevo de l'Archiduc François-Ferdinand et de sa femme.)

Le décalage dans le temps et l'espace est assez important pour que s'installe la poésie et que s'insinue aussi le politique.

→ ANNE-LAURE LIÉGEAIS

Ses spectacles sont tous liés entre eux par un goût profond de l'écriture, une recherche permanente sur l'acte de voir et d'être vu, sur comment l'intime mène le monde...

Elle travaille en recherche d'écriture avec de nombreux auteurs, Yves Nilly, Jacques Serena, Jean-Bernard Pouy, Pierre Notte ...

C'est en 1992 qu' Anne-Laure Liégeois réalise sa première mise en scène *Le Festin de Thyeste* de Sénèque. En 1994, elle crée sa compagnie Le Théâtre du Festin et met en scène des textes de Christian Rullier, Georges Perec, Eugène Labiche, répertoire du Grand-Guignol, Euripide, Patrick Kermann, Bernard Dort. En 2001, elle crée *Embouteillage*, spectacle de route pour 30 auteurs et 44 acteurs (en tournée de 2001 à 2003 dont Festival d'Avignon, Festival d'Aurillac, Grande Halle de la Villette).

En janvier 2003, Anne-Laure Liégeois est nommée à la direction du Festin, Centre Dramatique National de Montluçon/Région Auvergne.

La première saison, elle y présente *Marguerite, reine des prés* de Karin Serres, *Tragédie Maritime* de Patrick Kermann, *Rang L-fauteuil 14* à partir de textes de Bernard Dort, *Les Effroyables* (répertoire du Grand Guignol, pour les 29^{èmes} Rencontres de Hérisson).

Au cours de la saison 2004/05, elle crée *Dom Juan ou le Festin de pierre* de Molière, *La Dispute* de Marivaux et met en scène deux opéras bouffes à La Comédie de Clermont-Ferrand *Le Téléphone ou l'Amour à trois* et *Le Secret de Suzanne*. Pour les 30^{èmes} Rencontres de Hérisson en 2005, elle crée la première édition du spectacle *Ça* (une commande à huit auteurs) repris en 2006 au Parc de la Villette. En 2006, elle crée *Une Médée* d'après Sénèque et met en scène une adaptation du roman de Noëlle Revaz *Rapport aux bêtes* repris la saison suivante au Parc de la Villette.

En 2007, elle monte *L'Augmentation* de Georges Perec (150 représentations, spectacle présenté en décentralisation ou sur plateau, encore en tournée en 2011) et réalise le spectacle *Karaoké (orchestration du vide)*, écritures de Yves Nilly, Jean-Bernard Pouy et Jacques Serena.

En 2008, elle met en scène *Edouard II* de Christopher Marlowe qu'elle traduit et adapte avec Nigel Gearing, spectacle accueilli notamment au Théâtre National de Strasbourg et au Théâtre 71, Scène nationale de Malakoff. Avec le Centre Lyrique d'Auvergne elle crée *Rita ou le mari battu* de Donizetti et *Un mari à la porte* d'Offenbach (direction musicale Eric Geneste). Elle conçoit un nouveau projet pour les **Rencontres de Hérisson**, un rendez-vous autour de l'écriture contemporaine qui depuis accueille chaque année six auteurs et six metteurs en scène.

Elle crée en 2009 *Et l'enfant sur le loup* de Pierre Notte dans un diptyque "Faits divers en série" avec Sylvain Maurice qui met en scène *Babyfoot* de Jean-Christophe Cavallin, un spectacle né des 33^{èmes} Rencontres de Hérisson (juillet 2008).

La saison dernière elle monte *Débrayage, quatre extraits et un inédit* de Rémi De Vos (inédit écrit à Hérisson lors des 34^{èmes} Rencontres en 2009) présenté en tournée cette saison notamment à la Maison de la Culture de Bourges, Grand T à Nantes, Cratère à Alès, La Faïencerie à Creil, Théâtre d'Aurillac... Parallèlement, elle met en scène au Studio de la Comédie-Française *Le bruit des os qui craquent* (repris en mars 2011 au Théâtre du Vieux Colombier) de Suzanne Lebeau et *Burn Baby Burn* de Carine Lacroix (février-mars 2010). En juin 2010, elle crée au Festin *La (toute) petite tétralogie*, livret de Michel Jamsin, composition musicale Jean-Paul Dessy, Stéphane Collin, Raoul Lay, Pascal Charpentier, une production du manège.mons - Centre dramatique - Musiques nouvelles (Belgique). Les prochaines représentations auront lieu les 3, 4 et 5 décembre 2010 au manège.mons - Centre dramatique.

En novembre 2010 Anne-Laure Liégeois crée *La Duchesse de Malfi* de John Webster.

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

création

du 8 au 12 novembre 2010

→ Festin, Centre Dramatique National de Montluçon/Région Auvergne

18 et 19 novembre

→ Le Volcan, Scène Nationale du Havre,
en collaboration avec Arts 276-Automne en Normandie

28 et 30 novembre

→ Le manège.mons - Centre Dramatique (Belgique)

du 5 au 7 janvier

→ Centre Dramatique Régional de Tours

du 19 janvier au 5 février (relâche les lundis)

→ Théâtre 71, Scène Nationale de Malakoff

le 10 février

→ La Piscine, Scène Conventionnée d'Antony et Chatenay-Malabry

16 et 17 février

→ Comédie de l'Est, Centre Dramatique Régional d'Alsace (Colmar)

8 et 9 mars

→ Maison de la Culture d'Amiens, Centre de création et de production

du 15 au 18 mars

→ Théâtre de l'Union, Centre Dramatique National du Limousin (Limoges)

du 23 au 25 mars

→ Nouveau Théâtre, Centre Dramatique National de Besançon et de Franche Comté